

Quelques fois dans l'atelier

La fois dont je vous parle ici, je suis allée à l'atelier en pleine nuit. Comme ça, sans savoir pour quoi, simplement parce qu'il le fallait. C'est qu'avec les années, voyez-vous, j'ai appris que j'ai tout intérêt à me soumettre à certains impératifs intérieurs. Même quand ma raison ne se les explique pas.

Cette nuit-là, à peine sortie d'un rêve, j'ai quitté lit et demeure pour me rendre sur les lieux de mon travail.

À l'entrée, sur un socle, il y a une main d'argile. Imposante. J'y ai déposé mes clés. Aux côtés du caillou qui s'y love depuis longtemps. Et près du miroir ovale sur lequel sont affichés quelques mots de papier. *Tout est fragile. Tout peut être autre. Tout est précieux.*

Ensuite, j'ai fait un peu de lumière dans la grande pièce. Un peu seulement: l'heure n'était pas aux travaux coutumiers. J'avais le goût d'un je ne sais quoi. Quelque chose de vaste et intime.

Je me suis promenée, lentement, entre les tables et les socles. J'effleurais du regard matériaux... ébauches... travaux en cours... oeuvres récentes.

Je vagabondais, en m'efforçant de faire taire toute intention. Sauf celle de me mettre à la merci des choses. Je me voulais disponible. Béante. Capable de recevoir ce que le trop-plein de tous les jours ne permet pas de percevoir.

*

Ce n'était pas la première fois que je me rendais à l'atelier de noirceur. Il y avait eu la fois de l'araignée, la fois des mots, la fois des ombres. Alors j'étais en confiance. Je savais bien qu'errer dans mon chantier pouvait m'aider à y voir clair, pouvait m'aider à m'y retrouver.

Regarder. Ceci... cela... l'ensemble... des petits riens...

Me laisser visiter.

Regarder à nouveau. Autrement. De plus haut... de côté... de plus près...

À l'occasion, déplacer un objet. Juste un peu, sans trop savoir pourquoi.

Voir surgir des images, apercevoir des liens, inédits.

Sentir venir des gestes imprévus. Acquiescer.

Entrevoir de nouvelles aventures.

*

La fois de l'araignée, c'était un soir d'été. Je revenais d'une balade dans les vieux quartiers. L'idée m'est venue de passer par l'atelier. Pourtant rien de précis ne m'y convoquait. Tout ce qui s'y préparait pouvait attendre. En principe le chantier de mes signes était fermé. Mais je n'ai pas résisté à la sensation que c'était là que je devais compléter ma journée.

Du regard et de l'âme, j'ai revisité mon petit univers. Un monde qu'habitent des personnages modelés en fil métallique. Des figures elliptiques dont la gestuelle est empreinte de tension et de tendresse. Des êtres qui occupent l'espace en déroulant le temps. Je m'attardais auprès d'eux, dans l'espoir d'être touchée par leurs désirs.

Ensuite, je me suis offert un de mes rendez-vous avec Henri Michaux. J'ai relu quelques pages de son livre *Passages*. Des extraits qui m'aident à garder le cap, dans mon aventure quelque peu insolite.

"... vivre dans un monde d'énigmes, auquel c'est en énigmes aussi qu'il convient de répondre.

... Aventures de lignes.

Les voyageuses, celles qui ne font pas tant des objets que des trajets, des parcours.

Celles qui, au rebours des maniaques du contenant, cherchent loin du volume, loin des centres, un centre tout de même, un centre moins évident, mais qui davantage soit le maître du mécanisme, l'enchanteur caché.

... Aventures de lignes.

Les allusives, celles qui exposent une métaphysique, assemblent des objets transparents et des symboles plus denses que ces objets,

lignes-signes, tracé de la poésie, rendant le plus lourd léger.

Les folles d'énumération, de juxtapositions à perte de vue, de répétition, de rimes, de la note indéfiniment reprise, créant le labyrinthe de l'éternel retour.

Une ligne pour le plaisir d'être ligne.

Une ligne rêve, attend, espère, s'élève. Une ligne va voir. Une ligne germe, renonce, s'enferme. Méditation.

J'ai déposé mon livre-phare.

Peu après, alors que je m'apprêtais à quitter les lieux, quelque chose a retenu mon attention. J'ai cru apercevoir... Des lignes... des fils entre les doigts de ma main d'argile?

Le temps de ma visite, une araignée avait tissé sa toile en contrepoint des lignes de ma main!

J'ai contemplé la délicate architecture. Ténue. Magistrale.

Et j'ai photographié la scène. Afin de pouvoir confondre les sceptiques si un jour il me venait à l'idée de raconter la fois de l'araignée.

*

La fois des mots, l'automne était en place. En revenant du cinéma, je décide d'arrêter à l'atelier. Sans raison particulière. Pour revoir mes travaux avec détachement. Sans vouloir faire ceci ou cela. Juste pour voir. Juste pour (qui sait) être émue.

J'ai retiré mes gants et les ai déposés dans la main d'argile. Je me suis d'abord promenée ici et là, à tout hasard, pour ensuite m'asseoir sous un ensemble de mobiles, près de la fenêtre. Je me suis évadée vers ce théâtre en quête d'équilibre. Des arbres, des chevaux, des jongleurs, tous filiformes, dansent. Des mots aussi. Légers, presque libres. Des mots que j'aime. *Source. Aube. Rive. Tendre. Demeure.* Des mots qui vibrent, se croisent, se perdent, se retrouvent. Mystérieux manège.

Peu à peu, j'ai eu la sensation que, dans les alentours, quelque chose se tramait. J'ai revisité les lieux, en redoublant d'attention. De cette attention que d'aucuns nomment passive. La plus ouverte. La plus apte à capter l'inédit.

Sur une table, d'autres mots. Le mot *oiseau* dont les voyelles ont les couleurs de Rimbaud. Le mot *oasis*, posé près d'un cactus. Et le mot *pomme*, tout joyeux dans la forme de son fruit.

Des mots tangibles, préhensibles. J'aime les tenir dans ma main. J'aime les retenir. J'aime les offrir. Le mot *nid*. Le mot *désir*. Ils vibrent au moindre souffle. Et le mot *funambule*. Qui est plus fort quand il tremble.

À l'écart, quelques tragédies. Un corps d'argile que j'ai modelé après avoir lu le roman de Nancy Huston intitulé *L'instrument des ténèbres*. Un être qui hurle alors que la broche d'un mot, telle une lance, lui traverse le corps. C'est le mot *ridicule*. Ailleurs, un marcheur s'épuise à porter le mot *rocher*. Ailleurs encore, un être, captif des syllabes du mot *labyrinthe*, se cherche une voie.

Je me suis en allée vers un autre espace. Vers mon Grand cirque de Lilliput. Là où acrobates et jongleurs s'en donnent à corps joie. Leurs prouesses défient la gravité et proclament la liberté.

J'ai retrouvé le dompteur et le lion... reliés avec humour. J'ai revu l'écuyère, intrépide, souple, légère.

Et un certain funambule.

Il me fascine. Un seul et même fil dessine son geste et déroule un chemin pour ses pas...

Le voyez-vous?

C'est un fier nomade. Audacieux.

Ses bras grand ouverts ne portent pas de balancier. Où trouverais-je...? Y a-t-il une tige qui...?

Dans les parages, j'ai repéré la forme élancée de trois mots modelés en fil métallique. Je l'ai déposée entre les mains de mon promeneur aérien. Il l'a retenue.

Instant jubilatoire.

*

La fois des ombres, c'était en hiver. J'étais allée chez une amie. Sur le chemin du retour, je décide de passer par l'atelier.

Sur place, pour créer un climat autre que celui du travail, j'oublie les lampes et je dispose des bougeoirs un peu partout.

L'âme en état de veille, je circule. Mon labo de chaque jour se donne des airs d'oratoire. Sous les lueurs vacillantes, les objets d'argile acquièrent une force discrète. Et la teneur énigmatique des formes métalliques est décuplée.

Sur les murs, des ombres ont pris place. Étonnantes. Chaque figure projetée décline son thème en mille variations. Je suis ravie d'être au cœur de telles métamorphoses.

J'aime les jeux d'ombres qui sur les parois de ma caverne rassemblent des choses qui matériellement sont à bonne distance. J'aime ces rendez-vous parfois incongrus mais toujours fascinants.

Le goût m'est venu d'être de la partie. Je me suis mise à déplacer des choses, tout en observant le mouvement de leur ombre. Je les reliais à telle autre figure, ou les éloignais d'une autre, importune. Sur les murs de ma chambre obscure, je manigançais mille et une rencontres. Je faisais naître de nouveaux signes. Impondérables. Jusqu'à ce que...

J'aperçois deux ombres qui s'effleurent. Je les superpose : voilà qu'un funambule, ténu, semble franchir l'espace au-dessus d'une main tendrement ouverte.

Heureux vertige.

Pour douce mémoire, j'ai fait un croquis de cette fugitive rencontre.

*

En souvenir de telles fois, je ne résiste plus aux invitations que m'adresse le lieu de mon travail. Mon étrange château. Je sais désormais que d'y séjourner, à la manière d'un passant, l'âme libre, est porteur de belles coïncidences. Entre ici et ailleurs. Entre un je et un autre. Entre silence et loquacité.

La plus récente de ces fois, je vous l'ai dit plus tôt, c'est au beau milieu de la nuit que j'ai choisi d'aller à l'atelier.

Un peu somnolente, je me suis d'abord assise aux côtés de la radio et j'ai tenté de retracer mon tout dernier rêve.

Quelques images m'ont effleuré l'esprit, mais elles s'évanouissaient presque aussitôt. J'ai choisi de m'adonner plutôt à un autre survol de mes travaux.

J'ai revu un de mes fil-de-féristes. En plein vide. J'ai relu les mots qu'il a pour balancier. *Hic et nunc*. L'expression latine dont j'ai toujours aimé la percutante brièveté. Une concision que je retrouve aussi dans la formule *here and now*. Alors que notre *ici et main-te-nant*, lui, n'en finit plus de se dire.

Je me suis rapprochée de ce personnage dont toute l'aventure réside dans le prochain pas.

J'ai relu les mots de Roland Giguère que, la veille, j'avais placés sous ses pas, tels des cailloux blancs :

*il nous faut sans cesse tenir l'équilibre
entre l'horizon disparu et l'horizon imaginé
avec la crainte de perdre pied à la terre
de n'avoir plus le pied marin
de ne pouvoir plus marcher sur les fils de fer
de ne savoir plus marcher sur les mains*

*malheureux fils d'équilibristes
nés en plein ciel
au temps mémorable de l'absence des filets*

J'ai repensé au soir de l'araignée. Et à l'espoir qu'il faut absolument sauver. Même les jours où on doute de tout. Les jours où on se sent ridicule de passer des heures à fabriquer des signes pendant qu'ailleurs on meurt. Ces difficiles fois que j'appelle mes *matins-à-quoi-bon*.

Et je me suis rappelé la fois des mots et la fois des ombres. Avec joie.

Peu à peu, j'ai senti mes mains frémissantes de désir. Je me suis mise à l'œuvre. J'avais le goût d'une petite révolution.

J'ai déplacé bien des choses. Pour les voir autrement. J'ai modifié les éclairages. L'impact était saisissant. J'ai redoublé d'ardeur.

Je m'amusais comme une enfant.

J'ai mélangé les genres, les matériaux, les formats. En m'interdisant bien de me le reprocher.

L'atelier a pris des airs de grand cirque. À la radio, on m'offrait du jazz. J'ai reconnu la pièce *Born to Play*. Je me suis sentie heureuse. Comme une trapéziste entre les doigts d'un fabuleux Matisse.

Soudain, un bulletin de nouvelles. Il est six heures? Je n'ai pas vu passer la nuit.

Autour de moi se déploie l'espace où je serai appelée à régner au cours des prochaines semaines. Un espace baroque.

Je ne saurais vous cacher qu'au milieu de toutes ces figures de passage, je me sentais perplexe. J'ai beau dire à qui veut m'entendre que *l'oeuvre, c'est le parcours* et que *les oeuvres ne sont qu'alluvions*, je m'interrogeais tout de même sur ce que pourrait être le prochain ouvrage.

Après un tel barda, quel serait le prochain pas?

Pour déjouer mes inquiétudes, j'ai remis leur sort entre mes mains : je suis allée me chercher des pinces et un rouleau de belle broche. J'ai mis ma cervelle en congé. J'ai improvisé. J'ai osé.

J'ai créé. Sans idée préconçue. Mais non sans espérer, discrètement, me révéler, en le modelant, le fruit caché de cette nuit d'avril.

Intensément soumise au travail intuitif de mes doigts, j'ai déroulé, plié, ondulé ma ligne. Elle chantournait l'espace.

Peu à peu, une forme a pris place... elle évoque un contexte... il fait naître une image... qui réclame une courbe... qui...

Ainsi de suite. Longtemps. Sans trop penser. Pour le plaisir. Jusqu'au moment de ressentir un indéniable *c'est cela*. Venu on ne sait d'où.

Alors j'ai déposé les pinces. Et l'objet nouveau-né.

Je l'ai regardé. Il m'a plu.

J'ai respiré profondément.

Je sentais que j'avais franchi un pas.

Je ne connaissais toujours pas l'avenir. Mais je savais que j'avais franchi un pas. Un petit pas dans l'univers des signes.

Et je rêvais déjà d'une prochaine fois.

* * *

Avant de partir, j'ai placé la petite oeuvre de cette longue nuit, dans l'entrée de l'atelier.

La voyez-vous?

Elle est dans la main d'argile. Avec le caillou qui dort là depuis je ne sais quand. Son fil métallique évoque deux formes humaines enchevêtrées. Une femme s'élance vers un invisible ailleurs. Une enfant joue à la marelle. On ne sait trop qui a des ailes.

Geneviève DeCelles